



## DE POURTALÈS-STEIGER Son «maître»: le roi de Prusse

Colonel, le comte de Pourtalès (1799-1882) est l'un des hommes les plus riches de Neuchâtel. Il hait le régime républicain instauré en 1848 et prend la tête du soulèvement de 1856. Sa maison a servi de repaire aux idées royalistes jusqu'à cette insurrection.



## LOUIS DENZLER Un républicain engagé

Installé à Fleurier depuis 1851, Louis Denzler (1806-1880) dirige les milices républicaines lors de la révolte de 1856. La même année, il est élu député au Grand Conseil neuchâtelois, puis conseiller d'Etat, chef du Département militaire de 1854 à 1864.

REGARD

# Que dire aujourd'hui de l'Affaire de Neuchâtel?

**Bibliothécaire à Neuchâtel, Hans-Peter Renk, figure de l'extrême gauche locale, est aussi un passionné d'histoire. Son point de vue sur les événements de 1856.**

LÉO BYSAETH

### Pourquoi les royalistes déclenchent leur mouvement en septembre 1856?

Les ultraroyalistes pensent que le moment est favorable pour un coup de force. Premièrement, une chape de plomb réactionnaire s'est abattue sur l'Europe: toutes les révolutions ont été balayées, à l'exception de la révolution neuchâteloise. Deuxièmement, localement, leurs adversaires républicains sont divisés par la question des chemins de fer. Les tenants du Franco-suisse (la ligne des Verrières) et ceux du Jura industriel (par La Chaux-de-Fonds - Besançon) forment deux partis. Aux élections de 1856, ils se présentent sur des listes séparées. Les indépendants vont jusqu'à passer des alliances avec les royalistes modérés contre les républicains «officiels»!

### La Prusse a-t-elle encouragé les insurgés?

Oui et non. Les ultraroyalistes se sont donné une structure organisationnelle clandestine. Ce «Cabinet noir», comme on le nommait à l'époque, se réunit chez le colonel Frédéric de Pourtalès, celui-là même qui dirigea les factieux du Haut lors du coup manqué de 1856. Le Cabinet noir est en contact étroit avec Berlin. Ces contacts ont pu laisser croire à Frédéric de Pourtalès qu'un mouvement armé à Neuchâtel serait vu d'un bon œil à Berlin. Ce qu'il n'a pas su voir, c'est que les cercles du pouvoir à Berlin ne parlaient pas de la



**HANS-PETER RENK** Le bibliothécaire neuchâtelois critique la «mythologie du consensus» entourant les célébrations du 1er Mars. (CHRISTIAN GALLEY)

même voix. L'entourage de Frédéric-Guillaume IV était favorable à une restauration par les voies diplomatiques. Celui du prince Guillaume était plutôt va-t-en-guerre.

### Mais alors, pourquoi Frédéric-Guillaume IV menace-t-il de mettre l'Europe à feu et à sang à la suite de l'échec des ultras neuchâtelois?

Le roi, qui a un côté sentimental, est ému du sort réservé à ses partisans. Quant à l'aventure militaire qu'il éla-

bore, je ne sais pas trop ce qu'il en espérait. Ce qui est sûr, c'est que l'affaire de Neuchâtel l'a fortement perturbé, lui qui était mentalement fragile.

### Comment les insurgés battus ont-ils été traités?

Le pouvoir républicain a su limiter le cadre de la répression. La majorité des royalistes emprisonnés ont été très vite relâchés. Pendant quelques mois, la situation internationale est tendue. Le déclenchement d'un conflit prusso-

suisse est sérieusement envisagé. Le général Dufour avait même conçu des plans pour une contre-offensive suisse sur territoire allemand. Quant aux chefs du soulèvement, ils auraient été certainement traduits en justice, si l'amnistie générale n'avait pas été l'une des conditions du Traité de Paris, en 1857, où la question de Neuchâtel a été réglée sur le plan européen.

### Que pensez-vous de la manière dont est célébré le 1er Mars? N'y a-t-il pas une mythologie républicaine de la Révolution non violente qui fait l'impasse sur l'épisode sanglant de 1856?

Il existe plutôt une mythologie du consensus, qui outrage et les fondateurs de la République et les royalistes. Ces gens avaient des convictions fortes! A l'époque, il n'y avait pas de consensus. La façon dont, chaque année, on aseptise le souvenir du 1er Mars est un anachronisme: 1848 est présenté comme un événement consensuel parce qu'aujourd'hui les forces politiques gouvernantes prônent le consensus. En 1848, les royalistes ont renoncé à combattre la révolution, non par bonté d'âme ou parce qu'ils étaient d'accord avec la République, mais parce qu'ils avaient correctement évalué le rapport de forces. En 1856, le problème se pose de manière semblable. Mais là, une faction - les ultras - n'évalue pas correctement le rapport de forces. Les insurgés sont défaits, au grand dam de Frédéric-Alexandre de Chambrier, royaliste modéré, qui le leur reprochera amèrement. «Avec votre opération, vous avez rendu toute restauration définitivement impossible», leur dira-t-il. /LBY

## La mémoire manipulée

Tout jeune, l'historien François Walter, professeur à l'Université de Genève, a découvert les sentiments complexes des Neuchâtelois à l'égard des Prussiens: «Quand j'étais gamin, au début des années 1960, j'allais en vacances chez une tante dans les Montagnes neuchâteloises. Et cette tante m'apprenait une vieille comptine qui évoquait le bon vieux temps du roi de Prusse et de la reine Louise. Un jour, je suis parti dans les rues du village chanter à tue-tête cette comptine et ma tante m'a immédiatement rattrapé en me disant qu'il ne fallait pas faire ça!» Les souvenirs subsistent longtemps, mais la mémoire officielle est sélective, explique-t-il en substance. Interview.

### Pourquoi les Neuchâtelois prennent-ils tant de soin à commémorer le 1er Mars 1848 alors qu'ils ne souhaitent pas revenir sur les événements de 1856-57?

Le 1er Mars correspond à une mémoire officielle qui a besoin de cette date pour faire exister le régime politique et créer le lien social. L'autre date (1856-57) est plus ambivalente: il n'y a pas d'unanimité, une partie de la population va nourrir sa propre mythologie de l'événement, laquelle pourrait poser éventuellement problème en contredisant la mémoire officielle. Par ailleurs, septembre 1856 est très vite laissé dans l'ombre par mai 1857, qui est un événement suisse plus que neuchâtelois. Cette dernière date fait partie des lieux de mémoire helvétique.

### On parle donc plus de mémoire que d'histoire?

La mémoire choisit ce qui lui convient. L'histoire au contraire, ce sont des faits. Si une date n'entre pas dans un schéma défini, la mémoire l'oublie. Au XIXe siècle, les historiens ont été complices de cette confusion entre histoire et mémoire: ils ont été mobilisés pour construire la mémoire et contribuer ainsi à l'édification de la nation. Outre le 1er Mars neuchâtelois, la Suisse a défini à cette époque le 1er Août comme la date de la création de la Confédération. A peu près au même moment, la France républicaine a décidé de faire du 14 Juillet sa fête nationale. On parlait de l'idée que la société marchait vers un avenir meilleur où le présent est tout entier contenu dans le passé.

### A quel moment cette confusion entre mémoire et histoire s'est-elle estompée?

La rupture date des années 1970-80. On s'est alors rendu compte que la mémoire était certes un enjeu, mais surtout qu'elle était multiple et différente. Il y a un événement, mais chaque groupe qui le vit a droit à sa propre mémoire. Il y a alors plusieurs mémoires d'un même événement. C'est le fruit de l'évolution de la société, de la fin des idéologies; il n'y a plus une référence unique mais chacun dispose de ses propres références historiques.

### La mémoire n'a-t-elle donc plus son mot à dire?

Bien au contraire. La mémoire est toujours là, grâce surtout au statut prioritaire que l'on donne aujourd'hui aux témoins des événements. Le témoin devient le symbole de la mémoire; il acquiert une autorité, une légitimité. Mais le témoignage l'emporte sur l'histoire.

### Aujourd'hui, a-t-on encore besoin de fixer des dates commémoratives?

Oui, mais on ne le demande plus aux historiens. C'est une décision purement politique qui s'appuie désormais sur le poids des images diffusées par les médias: la chute du mur de Berlin, les tours du World Trade Center. Ces dates sont importantes pour incarner des liens sociaux communs. /nwi

## Bernard de Montmollin, descendant d'Auguste, un des participants de l'insurrection

Chirurgien à la retraite, Bernard de Montmollin est le descendant d'une des familles aristocratiques neuchâteloises les plus en vue. Né le 4 mai 1916, il fêtera dans quelques semaines son 91e anniversaire.

Passionné d'histoire neuchâteloise, il dit avoir été mordu par le virus lorsqu'il a emménagé en 1953 dans la maison familiale de son épouse, née Merveilleux, descendante du banneret du même nom. La bibliothèque recèle un trésor: les «Mémoires de Neuchâtel». Il s'y plonge avec délice.

«Je descends des deux branches de Montmollin, l'aînée et la cadette», explique-t-il. Dans ses ancêtres, il compte deux frères, François et Auguste

de Montmollin, qui ont vécu de près les événements de septembre 1856.

«En 1830, François avait été approché pour prendre le commandement du soulèvement républicain. Alors jeune lieutenant de carabiniers à Bière, il trouvait que cette situation ambiguë du pays de Neuchâtel - principauté et canton suisse - ne jouait plus. Mais il avait prêté serment au roi. Pas question pour lui de le rompre.»

Le frère de François, Auguste, était géologue. «Il avait succédé à Agassiz à l'Académie. Mais il était sans emploi depuis la suppression de l'institution, en juin 1948. Il avait un cabinet de travail dans sa maison de la Borcarderie, près de Valangin. C'est là qu'il tomba un jour



**BERNARD DE MONTMOLLIN** 1856? «Une malheureuse histoire, une bêtise.» (RICHARD LEUENBERGER)

sur une réunion des comploteurs royalistes, à laquelle participait son ami Frédéric de Pourtalès. Du coup, il fut entraîné dans l'affaire, comme le raconte sa fille dans ses Souvenirs publiés par la Nouvelle Revue neuchâteloise en 2005.»

«On lui confia le détachement descendu du Val-de-Ruz sur le château. Il était très fier de raconter que pas un seul de ses hommes n'avait été massacré. Il les avait fait fuir par l'Ecluse. Il faut dire qu'il connaissait le château comme sa poche. Fils de Frédéric-Auguste, secrétaire du Conseil d'Etat sous l'ancien régime, il y avait passé toute son enfance. Pour échapper aux républicains, il s'est caché dans un

grenier, mais il a été dénoncé par une servante.»

Et cette «Affaire de Neuchâtel», alors, qu'en pense-t-il? «C'est une malheureuse histoire, qui a mobilisé des quantités de braves types des Montagnes, des paysans royalistes qui ont marché comme un seul homme. Mais c'était une bêtise.»

Bernard de Montmollin n'en stigmatise pas moins la manière dont s'est opérée la reconquête du château. «Il s'est passé une grande saloperie. Les royalistes devaient rendre les armes à 6h du matin. Ils voulaient rentrer tranquillement à la maison, comme les révolutionnaires de 1831. Or Ami Girard est arrivé et a dit: «Tuez-les tous!» /lby